De Chassemy à Ra's al-Jinz : de la métropole à l'extrapole

Serge Cleuziou

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/845>

DOI : 10.4000/archeopages.845

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2008

Pagination : 43-46

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Serge Cleuziou, « De Chassemy à Ra's al-Jinz : de la métropole à l'extrapole », *Archéopages* [En ligne], Hors-série 1 | 2008, mis en ligne le 01 février 2008, consulté le 25 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/845> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.845>

De Chassemy à Ra's al-Jinz : de la métropole à l'extrapole

Serge Cleuziou
Université Paris I

Un jour du printemps 1971, quatre archéologues parisiens sans grande expérience des fouilles sur le territoire national frappèrent avec circonspection au portail de M. Rozeaux, exploitant agricole à Chassemy, dans l'Aisne. Ils souhaitaient obtenir l'autorisation de pratiquer un sondage dans un champ de betteraves pour y étudier une structure repérée en prospection aérienne. Outre l'auteur de ces lignes, orientaliste, se trouvaient là le protohistorien Jean-Paul Demoule, l'antiquisant Alain Schnapp et le néolithicien tchèque Bohumil Soudský. Nous souhaitions y préparer l'application des fouilles par grands décapages sur les villages du Néolithique «rubané» que Soudský avait pratiquées en Bohême, avant de venir en France se mettre à l'abri des liquidateurs du Printemps de Prague et fonder, à la Sorbonne, l'enseignement de la Protohistoire européenne. J'ai participé activement aux premières années de ces recherches. Nous comprîmes très vite que les résultats ne prendraient leur sens que si nous étendions nos travaux à tout un secteur de la vallée de l'Aisne. Les extractions de gravier et les projets d'aménagement imposaient de donner priorité aux sauvetages – on ne parlait pas alors de fouilles préventives –, si possible en relation avec le déroulement des travaux. Il est inutile de refaire ici l'histoire de ce qui fut, pour tous ses participants, le laboratoire d'une archéologie moderne. Les travaux en cours à l'Inrap en ont certainement bénéficié.

Ma présence s'expliquait par une orientation méthodologique et non par un choix culturel. Préparant une thèse sur l'Orient ancien, je m'engageais dans une archéologie à l'étranger, pour quelque temps encore, plus prestigieuse et mieux dotée que celle du territoire national. Les «missions» de fouille à l'étranger s'appliquaient à des «sites»¹ délimités administrativement par l'autorisation de fouille et souvent par une clôture, limite qu'il était peu aisé de franchir; on n'y pensait

guère et il arrivait même que le permis de fouille l'interdise. Les prospections n'avaient souvent pour but que de choisir un site à étudier, auquel on se tenait par la suite. Seules quelques équipes anglo-saxonnes commençaient à effectuer ce qu'il devint habituel de nommer des «surveys à l'américaine»,² dont l'intérêt s'imposa rapidement. En Mésopotamie et autour de la ville de Suse en Iran – où l'on tentait de comprendre l'urbanisation par des fouilles stratigraphiques aux résultats souvent problématiques –, les *surveys* montraient une distribution des sites dont l'évolution dans le temps était significative du phénomène; et la mise en relation de ceux-ci avec le paysage (en l'occurrence des rivières et des canaux) apportait de précieux éléments d'interprétation (Adams, Nissen 1972; Wright, Johnson 1975). Je participais alors, à Tureng Tepe, aux fouilles d'un énorme site du nord-est de l'Iran (90 hectares sur 40 mètres de haut à leur point le plus élevé), dans une vaste plaine qu'une équipe suédoise avait cartographiée dans les années 1930. D'autres sites se profilaient au loin sans qu'on s'y intéresse davantage, alors que depuis 1964 la fouille avait révélé une séquence culturelle qui aurait permis de connaître de façon beaucoup plus précise l'évolution du peuplement de la région sur plusieurs millénaires.³ Prenant, en 1977, la direction de ma première fouille à Hili (Émirat d'Abu Dhabi), je m'aperçus très vite que mon rayon d'action était limité à quelques hectares et j'eus peine à convaincre des interlocuteurs par ailleurs bien intentionnés que je souhaitais travailler sur toute la région.

C'eût pourtant été nécessaire. Le boom pétrolier du début des années 1970 engendrait une urbanisation débridée dans une région faiblement peuplée depuis des millénaires, où les vestiges de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer avaient survécu aux éléments et aux êtres humains. Des sites, par ailleurs fragiles et peu visibles, disparaissaient sans mémoire devant les bulldozers; une érosion du passé nettement plus rapide et moins maîtrisée que ce que nous déplorions alors en France, où, au moins, les autorités nous communiquaient un certain nombre de plans directeurs. Il en existait aussi, mais nos interlocuteurs les ignoraient, n'en voyant pas l'utilité. Ces plans, souvent contradictoires, n'étaient pas tous mis en œuvre, autre similitude avec ce à quoi nous avions réagi dans la vallée de l'Aisne.⁴ Venait s'y ajouter une difficulté supplémentaire, qui ne m'était pas non plus inconnue. Nous avions eu beaucoup de difficultés, en France, à faire admettre qu'il était nécessaire de déterminer des priorités en fonction de la valeur scientifique des sites – un critère dont la définition n'est *a priori* pas évidente – et des moyens disponibles; toutes choses que l'on gère maintenant quotidiennement à l'Inrap. Nos partenaires arabes ne comprenaient pas davantage que l'on puisse accepter, en connaissance de cause, la destruction d'un fragment du passé reconnu et sanctifié par la science. Un site identifié et fouillé

¹ C'est encore la mention «site» qui figure comme nom de la «mission» sur les fiches de demande de crédits du ministère des Affaires étrangères.
² En fait, nos collègues anglo-saxons parlaient souvent de «reconnaissance». Le glissement linguistique implique assurément que nous comprenions qu'il s'agissait de travaux différents.
³ Je dois à la vérité de préciser que

Jean Deshayes, directeur de la fouille, s'était laissé convaincre de demander une autorisation de prospection pour 1979, restée sans suite en raison de la révolution islamique.
⁴ Nous avons travaillé à partir du projet de canal à grand gabarit qui devait remodeler le paysage selon des critères d'aménagement typiques du début des années 1970. Il ne fut heureusement jamais réalisé.

[Fig.1] Ra's al-Jinz R]-1 (fouille C. Monchablon, O. Munoz et H. Guy). Tombe collective (en bas à droite) datée du milieu du III^e millénaire avant notre ère. La tombe a été vidangée et trois fosses sont en cours de fouille, en haut à droite.

[Fig.2] Ra's al-Jinz, R]-2 (fouille S. Cleuziou, M. Tosi). Fouille d'une maison de 2300 avant notre ère.

devait être préservé et mis en valeur, et ils préféraient à la limite ignorer sa destruction plutôt que reconnaître leur impuissance à l'étudier et à le préserver. Cette attitude résultait de l'application de préceptes dictés par une conception du patrimoine qui n'était pas la leur, mais dont les institutions internationales les avaient convaincus que telle devait être l'attitude du pays moderne qu'ils aspiraient à devenir (et sont à leur façon devenus). Nous avons sauvé une tombe collective du III^e millénaire sur le chantier d'un parc d'attractions, alors que les engins, conduits par des ouvriers sud-coréens, détruisaient l'habitat qui y était lié sans que nous puissions intervenir; et, sur le site protégé voisin, on nous refusait l'utilisation d'une pelle mécanique pour des tranchées exploratoires puisque ce n'était pas ainsi que nos hôtes avaient compris qu'on devait faire de l'archéologie... L'expérience se termina sans que nous ayons pu établir la carte du peuplement de l'oasis. On nous accusa même d'avoir prospecté sans autorisation et on nous empêcha d'enlever pour étude les squelettes que nous avions exposés dans la tombe, car cela était conçu comme une destruction de témoignage du passé.⁵

En 1984, notre équipe entreprit des fouilles à Ra's al-Jinz, dans le Ja'alan (sultanat d'Oman), au cap le plus oriental de la péninsule Arabique. Notre collègue italien Maurizio Tosi y avait découvert un tesson portant quatre caractères de l'écriture indéchiffrée de la civilisation de l'Indus.⁶ La problématique originale restait liée à un site et à ses relations à distance avec cette civilisation urbaine de l'âge du Bronze, sur l'autre rive de la mer d'Arabie. C'était là le paradigme classique: comprendre la relation de sites plus ou moins isolés les uns des autres à partir du matériel que l'on y découvrirait, en tenant compte d'une géographie que nous ne connaissions que par des cartes topographiques à grande échelle,⁷ et proposer des «routes» de contact. Mais nous eûmes aussi, dès l'origine, une préoccupation régionale. Sur une faible superficie, 2500 km² environ, le Ja'alan réunissait les milieux écologiques les plus caractéristiques de la péninsule Arabique: montagnes, steppes, désert, façade maritime et lagunes côtières. Il était peu touché par le développement et nous y travaillâmes un temps dans des conditions

précaires, séparés de la première route par 100 kilomètres de mauvaise piste, sans électricité ni communications, bien qu'ayant entrepris un enregistrement informatisé avec un ordinateur fonctionnant sur un groupe électrogène.⁸ Nous comprîmes dès la première année que le passé de cette région était très riche, peu touché par l'action humaine, mais avait subi les effets d'une évolution géomorphologique puissante et complexe. Les autorités locales fournissaient gracieusement une carte au 1/100 000 (la seule alors existante), des photos aériennes, et nous laissaient carte blanche pour l'étudier. Nous entreprîmes donc un programme de longue durée qui, vingt-trois ans plus tard, se poursuit encore. Cette période fut celle de profondes transformations techniques et institutionnelles dans l'archéologie, qui permirent de réaliser les projets esquissés au début des années 1970 dans la vallée de l'Aisne et sont le quotidien des fouilles préventives en France.

Dans les années 1970 commencèrent en Orient des fouilles de sauvetage lors de la construction de barrages sur le Tigre, l'Euphrate et leurs affluents en Turquie, en Syrie et en Iraq. Cofinancées par les pays d'accueil, ces opérations visaient davantage à sauver un maximum d'informations sur un certain nombre de sites importants qu'à une étude régionale intégrée. Ce n'est que plus tard que certaines d'entre elles furent finalisées avec les techniques modernes, comme l'étude de la partie amont du lac du barrage de Tabqa sur le cours syrien de l'Euphrate, commencée en 1974 mais reprise dans les années 1990 (Wilkinson 2004). Mentionnons toutefois, parmi les tentatives de recherche intégrée de cette période, les prospections mises en œuvre par Jean-Claude Gardin dans le nord de l'Afghanistan, interrompues en 1979 par l'intervention soviétique. On n'oubliera pas non plus que ces entreprises pouvaient se référer à des travaux pionniers: ceux de la Tennessee Valley Authority dans l'Amérique du New Deal de Roosevelt ou ceux des archéologues soviétiques après la Seconde Guerre mondiale dans le delta de l'Amou-Daria, au sud de la mer d'Aral.

Ces techniques nouvelles (SIG, télédétection, imagerie satellitaire et positionnement GPS de plus en plus précis, etc.) commençaient à être disponibles lorsque nous engagions le programme du Ja'alan. Celui-ci s'inscrit dans une série de recherches entreprises lors du passage du II^e au III^e millénaire, incluant les préoccupations climatiques et environnementales qui sont au centre de réflexions et décisions politiques actuelles. Quiconque en souhaite un aperçu global pour l'Orient se reportera au remarquable *Archaeological Landscapes of the Near East* de Tony J. Wilkinson (2003). Il montre mieux que je ne saurais le faire en quelques pages comment l'archéologie peut justifier son existence en fournissant aux décideurs des données dans la «longue durée». En Europe, le programme *Archeomedes*, intégrant, entre autres, les données recueillies dans diverses opérations de l'Inrap,

⁵ Qu'on se rassure : les relations se sont normalisées un peu plus tard et les squelettes ont pu être relevés et étudiés.

⁶ Nous dirigeons conjointement le programme dont il est question.

⁷ Les cartes précises étaient en général tenues secrètes et inaccessibles.

⁸ J'ai souvenir d'avoir tenté d'utiliser en 1974 dans l'Aisne un terminal, clavier et imprimante, relié au centre de calcul

interuniversitaire d'Orsay par une ligne téléphonique... manuelle.

[Fig.3] Péninsule d'Oman.
Carte de répartition des tombes
des IV^e et III^e millénaires, réalisée
grâce à la combinaison d'un StG,
d'une imagerie satellitaire
et de positionnements Gps.

nous avait là encore précédés. Ce climat méthodologique et théorique nouveau avait un revers: il fut concomitant d'un développement rapide du peuplement et d'une destruction accélérée des sites, sans compter les dégâts collatéraux des soubresauts politiques qui affectent un certain nombre de pays.⁹ L'urgence nous a vite rejoints et les surfaces construites dans le Ja'alan ont été multipliées par dix du fait de la construction de routes goudronnées et de l'électrification. Nous avons dû organiser nos priorités en tenant compte des prévisions divergentes qui nous étaient communiquées et de celles qui ne nous l'étaient pas mais que nous découvrions sur le terrain. La dernière campagne a porté sur l'implantation d'un complexe touristique, sur un lotissement qui risque de détruire des sites clés pour la compréhension des navigations de l'âge du Bronze et de la période islamique en mer d'Arabie, sur un projet d'aéroport lié au développement du tourisme et sur la construction d'une base des services de sécurité intérieure. Celle-ci était ignorée du ministère de l'Environnement avec lequel nous collaborons pour la conservation et la mise en valeur du patrimoine naturel et culturel de la région. Dans un pays disposant d'un service archéologique sous-dimensionné et sous-financé, sans inventaire national, on fait appel aux rares équipes étrangères pour parer au plus pressé et l'on commence à développer avec les aménageurs un système contractuel de fouilles d'urgence, on n'ose pas encore écrire préventives.

Cette situation rappellera des souvenirs aux plus anciens d'entre nous et, là encore, nous en revenons à l'Inrap, qui a développé des méthodes et des équipes conçues pour ce genre de situation. Quelques archéologues «inrapiens» ont participé avec des statuts divers à nos recherches, le plus souvent bénévolement, mais efficacement. Nous avons ainsi pu fouiller de façon exhaustive une tombe collective de l'âge du Bronze à Ra's al-Jinz, sauver en partie un cimetière du IV^e millénaire menacé par la spéculation immobilière à Mascate et un ossuaire de l'âge du Bronze découvert lors de la restauration d'une mosquée du XIII^e siècle à Bahla. Les stratégies de recherche ont été

conçues avec Hervé Guy, qui a aussi aidé à former les membres de notre équipe. Olivier Blin a repéré et étudié dans le cadre de nos prospections un ensemble de maisons dispersées de l'âge du Bronze, un type d'habitat encore jamais reconnu bien qu'étant celui d'une bonne partie de la population. Vincent Charpentier, participant de première heure du projet, montra l'importance des périodes antérieures à l'âge du Bronze et leur étude lui doit beaucoup. Je voudrais également citer Cécile Monchablon, Gaëlle Bruley-Chabot et bien d'autres. Dans le même temps, quelques jeunes archéologues omanais ont effectué des stages en France sur des chantiers de l'Inrap. Le moment semble venir où l'on nous demandera d'organiser avec des crédits omanais une opération d'archéologie préventive¹⁰ et l'on voit mal comment celle-ci pourrait être structurée autrement qu'avec des membres de l'Inrap. Ce serait une manière de reconnaître à l'international la qualité des travaux effectués depuis sa création, et les participants enrichiraient et diversifieraient ainsi leur expérience, une modalité de formation permanente en quelque sorte.

Pour en revenir aux aspects scientifiques, il semble que nous ayons maintenant les moyens de réaliser ce que nous esquissions dès 1971, que l'on pourrait appeler le projet holistique d'une «archéologie totale» décrivant et interprétant les interactions entre évolution des sociétés et transformations de l'environnement. La modélisation multi-agents pourrait en être un des outils. Notre projet sur le Ja'alan et celui développé par Jean-François Berger, Laure Nuninger et Sander Van der Leeuw à partir des données obtenues notamment dans le cadre des travaux du TGV sud-est sont présentés, parmi un certain nombre de grands projets américains, dans un livre récent (Kohler, Van der Leeuw 2007). J'ai écrit il y a longtemps déjà un article auquel le titre de cette contribution fait référence, montrant qu'archéologie en France et archéologie française à l'étranger étaient méthodologiquement étroitement liées (Cleuziou 1990). Même si les deux communautés continuent en partie à s'ignorer, à accuser les uns d'arrogance et les autres de manque de rigueur méthodologique. La politique pratiquée par l'Inrap au cours de ses six premières années d'existence a fortement contribué au rapprochement. Reste à le pérenniser, et à en valoriser théoriquement les acquis.

ADAMS R. J. McC., NISSEN H.-J. 1972: *The Uruk Countryside: The Natural Setting of Urban Societies*, Chicago, University of Chicago Press.

CLEUZIOW S. 1990: «Adieu à l'exotisme, ou le blues de l'extrapolitain», *Les Nouvelles de l'archéologie*, n° 38, p. 19-26.

KOHLER T. A., VAN DER LEEUW S. E. (dir.) 2007: *The Model-Based Archaeology of Socionatural Systems*, Santa Fe, SAR Press.

WILKINSON T. J. 2003: *Archaeological Landscapes of the Near East*, Tucson, University of Arizona Press.

WILKINSON T. J. 2004: *On the Margins of the Euphrates. Settlement and Land Use at Tell es-Sweyhat and the Upper Lake Assad Area, Syria*, Chicago (Oriental Institute Publications 124).

WRIGHT H. T., JOHNSON G. L. 1975: «Population, Exchange and Early State Formation in Southern Iran», *American Anthropologist*, 77, p. 267-289.

⁹ On connaît la destruction des sites, volontaire ou non, en Iraq ou en Afghanistan, l'importance du pillage qui permet à des paysans de survivre en enrichissant trafiquants et antiquaires. On sait moins que cela a pu donner lieu à des inventaires: une brigade de carabinieri italiens spécialisés dans la lutte contre les fouilles clandestines a ainsi établi une excellente carte archéologique de la zone du sud de l'Iraq

où furent engagées les forces de ce pays.

¹⁰ D'autres pays ont depuis longtemps engagé des opérations contractuelles d'archéologie préventive. Ce fut par exemple le cas du Yémen, où des prospections linéaires ont été financées par des compagnies pétrolières lors de la construction d'oléoducs.